Le vrai Paris

Autor(en): **Bovet, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **18 (1917)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-750479

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE VRAI PARIS

L'an dernier j'ai fait à Paris un séjour de trois semaines et en avais rapporté quelques pages de „notes et impressions“ pour servir à un article qui est d'ailleurs resté dans les limbes. C'était au moment de l'attaque allemande contre Verdun; le calme héroïque et souriant de Paris me remplit alors d'une telle admiration que je craignais un peu d'y retourner cette année: „Ils n'auront pas pu rester les mêmes; les grandes heures sont passées.“ — Non, ils ne sont pas restés les mêmes; ils ont monté encore... Un nouveau séjour de quatre semaines n'a fait que renforcer mon impression de 1916. Vraiment, ce sont des choses qu'il faut dire à ceux qui ne les ont pas vécues; il y a là un Paris qu'on ne voyait pas en temps de paix, qu'on ne verra plus guère après la victoire, mais qui n'en continuera pas moins à exister, à travailler, et qui explique ce qui semble être un miracle. Je dirai ces choses très simplement, par une série de petits faits, en suivant presque au jour le jour mes notes de 1917, quitte à les compléter par celles de 1916. — Des initiales et pas de noms propres (plusieurs se devinent d'ailleurs aisément), exception faite pour le cher ménage où j'ai trouvé, pour la troisième fois, l'hospitalité la plus cordiale.

* * *

Mardi 27 mars, de grand matin. Parti hier à midi de Zurich, je roule depuis dix-sept heures, avec trois longues haltes à Genève, à Bellegarde (douaniers et commissaires très corrects) et à Culoz. Nous sommes près de Sens; le soleil se lève; la plupart des champs sont déjà labourés, hersés; les haies bien taillées; ailleurs, des attelages de trois chevaux ou trois bœufs, guidés par des femmes, par des adolescents, tirent la charrue dans la bonne terre française. Paysage de paix, avec pépiements d'oiseaux; pourtant, du couloir où je fume ma cigarette (ce n'est peut-être pas permis, mais du moins toléré) je suis la conversation de quelques industriels avec des officiers qui retournent au front; leur jugement est très sain, très objectif. On réprouve, naturellement, les dévastations de la retraite allemande, les brutalités stupides et méchantes, mais ça n'empêche pas un officier de déclarer, à propos des prisonniers: „Il faut être justes; le Boche travaille bien.“

Je déteste ce mot de „Boche“ dans la bouche des intellectuels et surtout chez les neutres; mais il faut reconnaître qu'en France, pour la grande masse, il n'a plus rien d'une injure au peuple allemand; c'est un diminutif commode, amusant; il a presque le sourire et peut s'unir à l'éloge, comme dans les mots que je viens de citer. Le sens qu'on lui donne dépend du milieu, du moment; à Paris plusieurs intellectuels l'évitent expressément. L'un d'eux, qui a publié un dossier terrible sur les crimes allemands, me déclarait: „Je ne dis jamais ‚Boche‘; c'est vulgaire“.

Nous courons vers Paris; voici déjà la forêt de Fontainebleau; et de nouveau, comme l'an dernier, je prends une ferme résolution: c'est de ne me laisser entraîner, en aucun milieu, à aucun mot qui ne serait pas l'expression de ma conscience. Neutre en tant que *citoyen* suisse, je rougirais, en tant qu'*individu*, de toute neutralité morale devant l'abomination de cette guerre; et pourtant je n'oublierai pas que, personnellement, je suis Européen jusqu'au fond de l'âme; cet idéal, voilé aujourd'hui par un nuage de sang, gardons-nous de le renier, il se réalisera demain, ou alors la vie ne vaudrait plus, pour moi, la peine d'être vécue.

Jeudi 29 mars. Avec quelle joie j'ai retrouvé l'Ile St-Louis, douce et paisible, avec ses vieux hôtels, comme un coin de province XVIIIe siècle, au cœur même de Paris. L'accueil chez les Pierre Mille, comme toujours, d'une exquise cordialité. A peine arrivé, c'était la causerie comme si nous ne nous étions jamais quittés. Sur la table, les livres les plus récents et déjà quelques invitations. Depuis deux jours j'ai vu beaucoup de monde; la première impression est excellente. La conversation des Parisiens est très supérieure au ton de certains journaux; ils ne s'emballent pas du tout sur les bonnes nouvelles et se préparent tranquillement à un quatrième hiver.

La rue est plutôt plus animée que l'an dernier; à quatre heures, aux Champs-Elysées, j'ai vu défiler en cinq minutes 97 autos, sans compter les camions, fourgons et ambulances. Mais le soir on rentre tôt, à cause du Métro qui ferme tantôt à onze heures et tantôt à dix heures; à cause aussi de l'obscurité: sur 60,000 réverbères, 6000 seulement sont allumés. C'est un peu gênant pour les myopes, mais quels effets saisissants d'ombre et de lumière, et avec quelle puissance Notre-Dame se dresse mystérieuse dans la nuit!

Un journaliste allemand parlait naguère d'une quasi-famine à Paris. Ils en ont de bonnes, vraiment. Pour se rassurer il suffit de voir le marché sur voiturettes, à la rue de Seine, à St-Paul, ailleurs encore dans les quartiers populaires. Sans doute, c'est plus cher qu'en temps de paix, mais c'est encore l'abondance; les œufs frais se vendent dans la rue vingt centimes pièce; à la rue des Carmes, pourtant peu achalandée, une laiterie annonce „grand arrivage de beurre". Par contre le manque de charbon est sensible dans la plupart des maisons.

Ce soir, chez les C., après dîner, Mme C. nous lit de sa voix si intelligemment nuancée le journal de son mari, lors de son voyage en Russie, en été 1916: Entretiens avec le tzar, avec les ministres d'alors, avec plusieurs des ministres d'aujourd'hui. Alors déjà la révolution apparaissait nécessaire, comme seul moyen d'éviter la paix séparée. Si peu assuré que soit encore le gouvernement provisoire, tout vaut mieux que la trahison tramée dans l'ombre. L'histoire dira un jour le jeu de la diplomatie allemande, très habile d'ailleurs, parce que dépourvue de toute vergogne. Tout en reprochant à la France d'être alliée au despotisme, elle tablait sur la corruption de ce despotisme; aujourd'hui elle flatte les révolutionnaires; la manœuvre est dangereuse; c'est donner son âme au diable. Quoi qu'il arrive, l'Entente est propre désormais. Nous souffrions avec elle, en silence, d'une contradiction que les circonstances expliquaient, mais qui n'en restait pas moins une contradiction. La voilà enfin nettement démocratique; il ne manque plus que les Etats-Unis pour donner au principe toute sa beauté et son irrésistible logique.

Dimanche 1er avril. Le croirait-on? ce qu'il y a de reposant pour moi, à Paris, c'est qu'on n'y parle pas toujours de la guerre, en tout cas moins qu'en Suisse; on y pense, avec la décision inébranlable de tenir jusqu'au bout; et quand on en parle, ce n'est pas pour se plaindre, comme chez nous, de la cherté de la vie, ni même des deuils; non, on commente les communiqués, avec sagacité, avec un sens critique qui n'entame nullement la confiance, mais qui préserve des déceptions et dont on souhaiterait une once au „peuple des penseurs"... On s'informe, on réfléchit et je constate que ma méthode prudente est mieux appréciée ici que par certains compatriotes; bien plus: mon optimisme est parfois plus

impatient que la confiance française, qui est à longue échéance. On parle surtout de la France de demain, du travail à réaliser, des erreurs à réparer. Il y a là, dans la mentalité française, un changement, un enrichissement certain que j'essaierai de préciser après l'avoir mieux observé.

Mais, j'y insiste, combien de conversations qui échappent à l'obsession, qui sont de pures joies intellectuelles! De l'an passé je me rappelle une soirée au restaurant La Pérouse. J'y étais allé, seul, pour revivre certains souvenirs; à la table voisine, deux officiers avec deux compagnes qui n'étaient peut-être pas très légitimes. La causerie, très libre, spirituelle et pourtant solide, aboutit bientôt à la littérature: Huysmans, Barrès, Pierre Louys, D'Annunzio... Une des deux femmes (beauté blonde et mûre) s'y distingua particulièrement; de Huysmans elle n'avait lu que trois ouvrages: *A vau-l'eau*, *A rebours* et *Là-bas*; mais comme elle sut, sans aucune autre documentation, deviner et esquisser l'évolution de l'écrivain! Le professeur, en moi, était dans le ravissement, décernait un *summa cum laude* et souhaitait un étudiant capable d'une analyse aussi agile, aussi pénétrante. — Et même jusque chez Maxim: deux grandes cocottes, dînant avec deux Anglais et les initiant à la vie intellectuelle de Paris, en termes si nets, si judicieux, qu'une très honnête femme me disait: „Même celles-là nous font honneur; je les embrasserais volontiers!"

Depuis huit jours je retrouve cette supériorité, que la haine ni l'angoisse ne sauraient diminuer. Que de belles discussions, chez les Mille et ailleurs, discussions généreuses et ardentes sur la musique (sur ce qu'elle a, dans son charme, de vague et d'éminemment social, opposé à l'individualisme et à la précision du sens français), sur la sculpture (les lois et la dignité de la matière), sur le rythme secret d'une page de Montesquieu, et surtout sur les romantiques que l'historien S. charge des plus vilains méfaits et que je défends en citant Flaubert.

Discussions futiles, sans doute, pour un „Realpolitiker". Mais quand on voit ce à quoi la sagesse des Realpolitiker a abouti, ce n'est plus chez eux qu'on va chercher le critérium des valeurs éternelles. Dans presque tous les domaines le peuple français était bien mal préparé à la guerre; c'est qu'il vivait pour la paix; mais s'il s'est ressaisi (et comment!), s'il étonne le monde par un miracle

quoditien, c'est que la civilisation, lentement issue de la culture sans K, a une morale supérieure à la force.

Qu'on aille voir, dans la cour des Invalides, les canons pris aux Allemands: sur la plupart on lira ces mots „ultima ratio regis". A lire la devise de ces gueules d'acier et à regarder ensuite, au hasard dans la foule, les yeux intelligents et la finesse des sourires, on mesure tout l'espace qui sépare deux conceptions de la vie humaine.

Je parle de sourires; oui, je retrouve et plus nette encore que l'an dernier: la gravité souriante. — Avant la guerre, chaque fois que je rentrais d'Allemagne et qu'on me demandait une impression d'ensemble, le même mot se présentait aussitôt: „c'est formidable". Formidable de volonté, d'ingéniosité patiente, d'ambition, d'efforts concertés, d'obéissance à un mot d'ordre venu d'on ne sait quelle bouche. Machine formidable qu'on sentait construite pour la conquête et où je ne reconnaissais plus l'Allemagne de ma jeunesse. Construite pour la conquête des industries, des terres et des mers, cette machine se disloque devant la résistance des consciences individuelles. Et l'Allemagne n'y comprend rien; elle parle de haine et de jalousie. C'est que, admirablement renseignée sur tous les faits matériels des plus lointains pays, elle a dédaigneusement ignoré les valeurs morales, qui ne sont point cotées en banque, ni pesées dans les laboratoires, ni bien évidentes dans le Paris où s'amusaient... les étrangers. D'où la reflexion de l'ami Bl.: „Les Allemands sont déroutés par l'équation: Moulin Rouge = Bataille de la Marne."

Lorsque, il y a dix ans, nous combattions un projet de funiculaire au Cervin, au nom des valeurs morales, un politicien — directeur de l'instruction dans un canton de la Suisse centrale — nous conseillait d'éviter le mot „morale", qui a facilement, disait-il, „quelque chose de ridicule". Parole révélatrice, qui confond *la* morale souvent étroite et dogmatique de l'Eglise et de la société avec des valeurs plus hautes et plus largement humaines. En France comme en Italie, la civilisation, par une évolution séculaire, ce n'est plus de savoir lire et écrire, de ne pas se moucher avec les doigts ou d'arroser de champagne des mets très chers; elle est devenue une qualité de l'âme; c'est le goût, c'est la gentilezza, et c'est le sourire qui humanise la gravité. J'aime surtout à la trouver chez les gens très simples de Paris; il faudra en reparler.

Mercredi 4 avril. Chaque jour les impressions les plus diverses se succèdent, dont je cherche à dégager l'unité profonde. Les rues paisibles de l'Ile St-Louis, où, sur un damier tracé à la craie, les enfants sautent à cloche-pied de Paris à Rome, et de Rome à New-York, — les rues plus grouillantes du Marais, — le Métro, — les cabinets d'étude où l'on évoque avec douleur les liens confraternels brisés par le manifeste des 93, — cette ruche qui s'appelle la Maison de la Presse, — les salons intimes ou somptueux, c'est un flux incessant d'images, d'idées, d'émotions fortes ou douces. Sans doute, on retrouve encore, comme partout, mêlés à l'élite, le faiseur de mystères, l'homme important et nul, la jolie perruche, de grands enfants gâtés; mais en général, il y a quelque chose de changé, il y a plus de simplicité et plus de fraternité. — Rares sont les emballés, et rares les paroles de haine, d'ailleurs si compréhensibles; on se domine, on parle des fils tombés au front, sans larmes comme sans pose stoïque; c'est à la fois antique et chrétien, et c'est mieux encore. Je n'éprouve vraiment aucune peine à garder mon point de vue européen; certes, quand je plaide pour le *peuple* allemand, dans le sens de Fernau, de Foerster, de Ragaz, je me heurte souvent à de terribles objections (que seul ce peuple lui-même peut faire tomber, en agissant avant qu'il soit trop tard), mais la discussion est toujours courtoise; je la compare in petto avec les reproches violents, les mots grossiers dont certains intellectuels allemands m'ont déjà gratifié; la violence est le fait de ceux qui ont tort et qui le sentent confusément. L'accueil qu'on vous fait ici est même si flatteur, qu'il faut y prendre garde: depuis vingt ans, et l'autre jour encore, j'ai vu plus d'un étranger auquel l'air de Paris a tourné la tête; cette bienveillance est sincère, sans doute, mais elle est aussi si exquise en sa forme qu'on risque de lui donner une portée qu'elle ne saurait avoir. Le provincial a parfaitement raison de maintenir son individualité vis-à-vis du Parisien, de ne rougir ni de son parler plus lent, ni de son frac un peu vieillot; mais alors, en bonne logique, qu'il ne se croie pas non plus un grand homme parce qu'un membre de l'Institut l'a appelé „cher collègue“ ou qu'une aimable femme ne l'a point trouvé sot. D'avoir vu certains tomber dans ce ridicule, ça donne un peu la chair de poule.

Bonne raison (s'il n'y en avait pas de meilleures encore) pour

converser avec des inconnus, pour lesquels on n'est ni neutre (rara avis) ni professeur, mais tout simplement „cet homme qui passe", comme disent les enfants. Et c'est ici précisément, dans le peuple, dans la petite bourgeoisie, qu'on voit ce que signifie une civilisation acquise lentement, entrée dans le sang. Je parle avec le marchand de tabac, avec le chauffeur de taxi, avec le bouquiniste, avec l'employée du tram, et partout c'est la même conviction, enracinée jusqu'au fond de l'âme: „ça sera dur, mais ça ira; notre cause est juste." C'est le même esprit qui faisait chanter en 1790 *(En rev'nant du Champ de Mars)*: „Queq'ça me fait, à moi, d'être mouillé — Si c'est pour la liberté?" Dans les salons, dans les rédactions, on critique, on s'agite parfois; dans le peuple, dans la petite bourgeoisie, on tient, sans phrases. L'autre jour, le tram Gare de l'Est—Monrouge avait une panne; l'employée dit à un passager impatient: „Ne vous agitez pas, Monsieur; ça viendra bien, le courant; ça viendra avec la paix; voilà trois ans qu'on l'attend; on l'attendra bien encore un peu." Et ce mot résume un état d'âme. [1])

Les femmes sont particulièrement admirables. Elles ont accepté tous les métiers, les besognes les plus rudes: contrôleuses et souvent mécaniciennes au Métro, dans les trams, porteuses de bagages dans les gares, employées de tout genre, elles accomplissent tous ces travaux avec une exactitude parfaite, avec bonne humeur, toujours propres dans leur sobre uniforme, le bonnet de police coquettement planté sur de jolies coiffures. Les gestes sont précis, rapides, l'œil toujours attentif, avec un brin de malice; elles savent se faire obéir sans pédanterie; c'est en bonne partie par les femmes que l'ordre se rétablira en France. La plupart des arguments qu'on invoquait contre le féminisme s'écroulent devant cette réalité plus éloquente que la thèse de Brieux dans *La Française*. J'ai parlé avec des infirmières, avec des femmes de la simple bourgeoisie et leur garde une reconnaissance profonde pour ce qu'elles m'ont révélé. Je croyais la femme française plus riche en bon sens,

---

[1]) Au moment où je rédige ces notes, quelques journaux romands parlent d'une légère „dépression" en France, à la suite du demi-succès de l'offensive en Champagne. Nos chroniqueurs ont sans doute de bons „tuyaux" parlementaires; mais je suis sûr que le peuple n'a pas bronché; quand on a vu ce peuple au moment de la bataille de Verdun, on sait qu'il ne bronchera pas.

en esprit et en coquetterie qu'en sentiment; c'était une erreur. Raisonnable certes, et clairvoyante, elle n'en a pas moins une grâce qui vient du cœur. Très souvent débarrassée de tout dogme religieux, libre dans sa parole, dans sa pensée et dans ses actes, elle me semble travailler, sans effort et presque sans s'en douter, à une étape nouvelle de notre mentalité, où la morale *humaine* viendrait élargir et féconder notre morale sociale encombrée de tant de préjugés.

Respect à la loi, à l'ordre social, au travail, à la science, à l'organisation en un mot; c'est nécessaire; mais à quoi nous servirait tout cela, s'il n'y avait pas encore *autre chose?* L'homme le plus complet, le plus parfait que j'aie rencontré en ma vie, ce fut Gaston Paris; il avait la science, le génie, la beauté et la bonté; il me disait en 1900: „Vous vous reprochez de vous intéresser à trop de choses? Que cela ne vous trouble donc pas. Plus on comprend de choses, et plus on est heureux. Et quel est le but de la vie, si ce n'est d'être heureux?" Parole inoubliable d'un sage, et qui, étant donnée la vie de ce sage, exprime parfaitement toute la lumière de la civilisation latine. — Fortune, célébrité, tous les biens matériels et toute la „vertu", qu'est-ce que ça pèse devant une heure de communion humaine?

Il est tard; tout à l'heure, en rentrant dans la nuit, je songeais à ces choses; mon âme avait des ailes; effet total d'une série de beautés vécues. En passant la rue du Parvis Notre-Dame, devant l'adorable petite Madonne dont une bombe d'aviateur allemand faillit briser les mains jointes, j'ai vu soudain le fleuve de sang versé par une ambition follement criminelle ...; il coule jour et nuit, et cette ambition ose parler encore, et mentir encore! Elle est irrévocablement condamnée; non, l'homme n'est point né pour dominer sur l'homme. L'âge de fer est révolu, dépassé; l'humanité fait sienne la parole d'Antigone: „Je suis née pour aimer" et la conscience affirme avec Sully Prudhomme:

Je ne salûrais pas la force sans l'amour.

Vendredi 6 avril. Première journée de soleil. Les Etats-Unis entrent en guerre! C'est la moisson du bon grain jeté par La Fayette. En sortant des Invalides je fais un tour sur les boulevards. Les hôtels ont pavoisé; non pas les maisons bourgeoises; avec raison; que d'autres saluent les batailles au son des cloches, la France ne

pavoisera que lorsque son territoire sera libéré; jusqu'à cette heure elle vivra d'une foi toute concentrée sur la volonté de vaincre. Mais la joie est visible, quoique contenue. Il y a du soleil dans les regards autant que dans le ciel. Les permissionnaires de tous les pays alliés se mêlent à la foule des bourgeois. Pas de cohue, pas de heurts; plus rien de la hâte et plus rien des coudoiements tantôt hostiles et tantôt louches du Paris de naguère; ce n'est plus la grande ville, c'est la grande famille, unie et confiante. Je me fonds dans cette famille humaine; je prends ma part des sourires; sans arrière-pensée; les cheveux ont beau grisonner, le cœur rajeunit de pouvoir vivre cette heure de fraternité. L'Océan est infesté de pirates? Qu'importe! Les continents se fleurissent, sous le même soleil d'un même printemps, d'une floraison de liberté. Le droit domptera la force.

(La suite au prochain numéro.)

ZURICH E. BOVET

□□□

STERBEN

Von FRIEDRICH W. WAGNER

Wir sinken immer tiefer
In die Nacht.
Wir wissen nicht mehr,
Was uns selig macht.

Wir möchten manchmal noch
Im Tanze gehen,
Aber unser Blut
Bleibt traurig stehen.

Die trunknen Sterne
Über unserm Haus
Schwingen die weißen Fackeln
Und löschen sie aus.

□□□